



29





June, Giugno, la mia primavera, mon printemps.

Qu'est-ce qui a fait que j'étais là, sous la statue, le jour où tu as débarqué de l'avion, avec tes boots et ton jean pourri, tes cheveux coupés en biais, tes boucles d'oreilles trop grosses et ta valise trop petite pour un mois ?

Le destin ?

Tu vas me répondre : le hasard.

Même pas. Tu vas me répondre que j'y passe ma vie sous cette foutue statue. Que c'est le centre de mon monde.

Ma no ! Le Campo dei fiori, c'est le centre DU monde.

Et donc... le destin !

Le destin, c'est le mouvement de la terre dans l'univers. Et nous on a tourné, tourné, tourné, et on s'est retrouvés là, au milieu. L'un contre l'autre. Au centre du monde.

Tu regardais Bruno et moi je regardais tes yeux.

Dans tes yeux, je voyais tout, tout ce qui était là depuis toujours : la mousse de lait, les chats alanguis, le vent dans les cheveux, le bougainvillier rose sur le bleu du ciel, l'ocre des murs et le gris des pavés, l'odeur de la pizza et les pins parasols. Et je n'avais même pas besoin de t'embrasser : j'avais déjà compris que tes baisers allaient tout changer, même le goût du café.

Le goût du café, le goût du Campo, je m'y accrochais, je croyais que je n'avais plus que ça. Je croyais surtout que ça me suffisait. Ces flâneries dans la Rome éternelle, ces heures à regarder les enfants jouer au ballon, le soleil qui revient pour poser ses valises jusqu'en Octobre, ces soirées de plus en plus longues, de plus en plus douces, qui s'étirent comme un ruban de gelato. Je dormais ici et là, chez Massimo, chez ma sœur, en me racontant que je n'aurais plus jamais besoin

d'un endroit à moi, que je n'avais rien à construire. J'oubliais que j'en avais une, moi, de famille, que j'avais tout ce que tu n'avais pas : un ancrage et un avenir.

Si j'avais su.

Si j'avais su, ce jour-là, tout ce que tu venais de traverser.

Si j'avais su que c'était la première fois que tu prenais l'avion, la première fois que tu voyais le ciel, et que tu comptais t'envoler pour de bon.

Jamais je n'aurais pris le risque de te perdre.

Je t'aurais dit que tu étais magnifique.

Je t'aurais dit que tu concentres tous les rayons de soleil, toutes les étoiles, toutes les croix de tous les clochers, toutes les pousses de toutes les plantes, tous les âges de toutes les pierres.

Je t'aurais dit que la vie n'a aucun sens à part que c'est la vie.

Je t'aurais dit que faire l'amour, quand on a 20 ans, est la seule chose à faire.

Je t'aurais dit : ça va aller.

Pas : ça va aller, parce que je suis là.

Je ne suis rien. Rien qu'un homme amoureux de toi, de ta peau et de tes mots, des lettres que tu traces au stylo sur des feuilles de papier crème, de la petite tache d'encre sur ton majeur, comme un pays, comme une île.

Non.

Ça va aller, parce qu'il n'y a pas de place pour le doute, on n'a tout simplement pas le temps.

Ça va aller, parce qu'il y a le ciel, et parce qu'il y a la mer, juste là. Et qu'on n'a besoin de rien d'autre.

Ça va aller parce que l'amour.

Ce jour-là, tous les autres jours, et pour l'éternité.

Angelo.

